

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 30 (1925)

Artikel: Etude d'un vieux manuscrit concernant une maladie inconnue
Autor: Ceppi, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉTUDE

d'un vieux manuscrit concernant une maladie inconnue

par le Dr Ernest CEPPI, à Porrentruy

S'il est vrai que les filles d'Eve aiment à parler chiffons, les médecins causent volontiers de maladies. Aussi n'aurez-vous pas été surpris de me voir choisir comme genre de communication à la séance de ce jour un sujet médical ou médico-littéraire. Si ma modeste contribution est dépourvue d'agrément, la faute en est à MM. Lièvre et Amweg qui tous deux m'ont demandé de collaborer à cette fête de l'Emulation.

Voici de quoi il s'agit. Il y a bien longtemps de cela, Casimir Folletête, alors archiviste de la Tour du coq (au château de Porrentruy) me montrait un manuscrit qui lui avait été remis par un prêtre des Franches-Montagnes et il me demandait ce que pouvait bien être une maladie appelée « lymphydimie ». Je jetai un coup d'œil sur le vieux grimoire et priai mon cousin de m'en lire quelques passages, ce qu'il faisait avec une aisance dont j'étais émerveillé. Et je lui répondis bientôt : ce mot n'est pas le nom d'une maladie. C'est un terme générique et, tout simplement, une corruption du mot *épidémie*. Il n'est pas possible d'en douter.

On ne parla plus du vieux bouquin ; mais beaucoup plus tard notre doyen actuel (Mgr Folletête) me confia ledit manuscrit. De temps à autre, je me plongeais dans l'étude de ces hiéroglyphes dans l'espoir de faire quelque trouvaille intéressante. Malheureusement, je n'avais pas alors l'habitude des pièces d'archives, des vieux documents, et je ne poursuivais jamais longtemps mes investigations. Enfin, l'hiver passé, je me remis à la besogne, et, aidé d'ouvrages appropriés, j'arrivai à déchiffrer avec mille peines, je dois l'avouer, cette composition de longue haleine. La presque totalité m'en est devenue intelligible et quelques mots seulement sont restés réfractaires à toute tentative d'interprétation.

Il s'agit d'un poème de près de mille vers, 910 exactement, divisé en strophes de 10 vers chacune, et ces vers sont de huit syllabes, à quelques exceptions près. C'est une sorte de complainte dans laquelle le dernier vers de chaque strophe se termine comme par un refrain, et ce refrain c'est le mot *impydimie*. C'est assez drôle.

Il ne faut pas pour déchiffrer ce poème avoir trop de préjugés relativement à l'orthographe, la ponctuation, la calligraphie. Elles

sont inexistantes et l'on rencontre, en outre, comme dans la plupart des documents anciens, une profusion d'abréviations que l'on arrive en général à deviner, mais dont l'une ou l'autre a fait mon désespoir.

On peut se poser à propos de cet ouvrage plusieurs points d'interrogation. A quelle époque appartient-il ? Quel en est l'auteur ? A quelle maladie enfin fait-il allusion ?

Examinons d'abord la première question. Casimir Folletête, expert, comme chacun sait, dans la connaissance des vieux papiers, pensait que ce manuscrit datait du seizième siècle. Après avoir déchiffré, lu et relu ce traité médico-poétique, je crois qu'il est probablement plus ancien et qu'il faut le faire remonter au XV^e ou au XIV^e sinon au XIII^e. On rencontre, en effet, outre les caractères de ces époques, des mots qui reviennent à chaque instant : *ung* pour un, *dou* pour du, *pot* pour peut, *cuer* pour cœur, etc. Ces manières d'écrire se rencontrent déjà dans les fabliaux et romans des XIV^e, XIII^e et XII^e siècles. Certaines lettres sont absolument semblables à celles que l'on voit dans des documents authentiques de ces diverses époques (le Roman de la Rose, par exemple) : je citerai les v, y, u, r, p, g, etc.

Une discussion approfondie sur cette question nous mènerait loin et je préfère vous lire un certain nombre de strophes qui vous permettront de juger vous-mêmes. Chemin faisant, je ferai les observations utiles pour l'intelligence du texte, souvent obscur, ou des expressions curieuses, aujourd'hui démodées et inusitées.

Parmi les abréviations ou plutôt les contractions bizarres, voici quelques échantillons : mordinaire, mentencion, mauctorité, mespérance pour mon ordinaire, mon intention, mon autorité, mon espérance. Au XIV^e siècle on écrivait déjà m'amour pour mon amour, au XV^e siècle m'écolière pour mon écolière (Villon). On devine aisément ce que veut dire saucune personne ; Villon disait aussi s'une fois. Mais il y a de plus réelles difficultés.

Arrivons donc au texte dont je vous soumettrai environ le quart, soit à peu près deux cent cinquante vers. Bien que la lecture en soit malaisée et parfois pénible, j'ai respecté scrupuleusement l'orthographe afin de conserver à cette œuvre toute sa saveur.

*En lonnour de la trinite
Et de la virge gloriouse
Au proufit et utilite
De ceste vie perilleuse
Qu est en la fin tres angoisseuse
Et celom mon pouvre entendement
Vueil donner bon enseingnement
Desthmer ¹⁾ la maladie
Que l'on nomme communement
En françois limpydimie*

1) D'estimer, avec le sens d'apprécier, juger.

En l'onneur de la trinite
Et de la virge glorieuse
Au proufit et utilite
De ceste vie perilleuse
Qui est en la fin tresangoyseuse
Par celoy mon ponceur entedement
Veuil donner bon enseignement
Deschiver la maladie
Que lon nomme communement
En francois l'impydime

.....
.....

Oz prions dieu par sa puissance
Qu'il nous donnt a tous bonmedie
Grace bonte et sapience
Et nous gart de l'impydime
En finist le traictie contre l'impydime

sont inexistantes et l'on rencontre, en outre, comme dans la plupart des documents anciens, une profusion d'abréviations que l'on arrive en général à deviner, mais dont l'une ou l'autre a fait mon désespoir.

On peut se poser à propos de cet ouvrage plusieurs points d'interrogation. A quelle époque appartient-il ? Quel en est l'auteur ? A quelle maladie enfin fait-il allusion ?

Examinons d'abord la première question. Casimir Folletête, expert, comme chacun sait, dans la connaissance des vieux papiers, pensait que ce manuscrit datait du seizième siècle. Après avoir déchiffré, lu et relu ce traité médico-poétique, je crois qu'il est probablement plus ancien et qu'il faut le faire remonter au XV^e ou au XIV^e sinon au XIII^e. On rencontre, en effet, outre les caractères de ces époques, des mots qui reviennent à chaque instant : *ung* pour un, *dou* pour du, *pot* pour peut, *cuer* pour cœur, etc. Ces manières d'écrire se rencontrent déjà dans les fabliaux et romans des XIV^e, XIII^e et XII^e siècles. Certaines lettres sont absolument semblables à celles que l'on voit dans des documents authentiques de ces diverses époques (le Roman de la Rose, par exemple) : je citerai les v, y, u, r, p, g, etc.

Une discussion approfondie sur cette question nous mènerait loin et je préfère vous lire un certain nombre de strophes qui vous permettront de juger vous-mêmes. Chemin faisant, je ferai les observations utiles pour l'intelligence du texte, souvent obscur, ou des expressions curieuses, aujourd'hui démodées et inusitées.

Parmi les abréviations ou plutôt les contractions bizarres, voici quelques échantillons : mordineaire, mentencion, mauctorité, mespérance pour mon ordinaire, mon intention, mon autorité, mon espérance. Au XIV^e siècle on écrivait déjà m'amour pour mon amour, au XV^e siècle m'écolière pour mon écolière (Villon). On devine aisément ce que veut dire saucune personne ; Villon disait aussi s'une fois. Mais il y a de plus réelles difficultés.

Arrivons donc au texte dont je vous soumettrai environ le quart, soit à peu près deux cent cinquante vers. Bien que la lecture en soit malaisée et parfois pénible, j'ai respecté scrupuleusement l'orthographe afin de conserver à cette œuvre toute sa valeur.

*En lonnour de la trinite
Et de la virge gloriouse
Au proufit et utilite
De ceste vie perilieuse
Qu est en la fin tres angoisseuse
Et celom mon pouvre entendement
Vueil donner bon enseingnement
Desthmer ¹⁾ la maladie
Que l'on nomme communement
En françois limpydimie*

1) D'estimer, avec le sens d'apprécier, juger.

*A vous je respons sans tarder
Et vous dy la ou l'influence
Pot directement regarder
En tel lieu plus tost sans doubance
Ha de corrupcion puissance
Et pot faire plus grant damaige
Pour ce vous dy sans villennie
De laer ¹⁾ avoir naves corage
Quar de luy vient limpydimie*

Ainsi, pour notre auteur, c'est dans le mauvais air, dans l'air corrompu qu'il faut chercher la cause du mal. Tout ce qui s'accompagne de putréfaction, de décomposition peut contribuer à son développement.

*Après me convient proceder
Unicment selonc mordinaire
Aucun me pourrait demander
Et une aultre question faire
Si tel maladie pot attraire ²⁾
Et en laer de sa nature
Ceuls qui dung malade ont la cure ³⁾
Ne se lon doit leur compaignie
Maintenir quant telle aventure
Leur vient quil lont limpydimie*

*Je vous dy quon se doit garder
Des malades et se retraire ⁴⁾
Quar deux ysseut ⁵⁾ bient sans tarder
Fumees qui ont leur contraire
Aucun a cuy sont comtraire
Le mal aer et la porriture
Lesquels sont de mal nourriture
Pour ce fuyes grant compaignie
Quar en il prent bien la blessure
Dont on muert par limpydimie*

Voilà la notion de la contagion, de la transmission du mal bien établie. Voici d'autres recommandations non moins intéressantes pour le médecin.

*Le moins que pourres de luxure
Executez l'opération
Bon cuer penser ferme et dure
Et fort imagination*

1) l'air

2) atteindre

3) soin, traitement

4) expression du XIIIe et du XIVe siècles

5) du verbe issir (XIIe siècle) : sortir

Hayes ¹⁾ en consolation
Menes ²⁾ joye et esbatement
Et vous gardes entièrement
De ire ³⁾ et melencolie
Ainsin ⁴⁾ pourres plus seurement
Vous garder de limpydimie

La fermeté du caractère, la santé morale, la bonne humeur jouent évidemment un rôle dans les épidémies.

Elisiez maison necte et pure
Loing de toute corrupcion
Fuyes laer plein de pourriture
Et soit vostre habitacion
En sec lieu assis bassement
Quar se vous logies haultement
La vapour qui damont maistrie ⁵⁾
Et la brume hont commencement
Dengendrer limpidymie

Trop ne debes aler par ville
Navec ⁶⁾ trop gens participer
Mieulx vous vault en vo domicile
En aucune chose ocuper
Et vous fenestres estoupper ⁷⁾
Vueilies de teyle ⁸⁾ ou de verriere
Ou daultre chose en tel maniere
Que laer quest plein de villennie
En vostre hotel grant ment ⁹⁾ ne fiere ¹⁰⁾
Quar donner pot limpydimie

Et quant des vens je vous avise
La matinée laissies passer
Jusques le soloit ¹¹⁾ hait terre prinse
Ou ¹²⁾ lieu ou debes converser
Et en ce vueillies bien advisier
Que de septentrion vous fiere ¹³⁾
Le vent ou la bise legiere
Qui le mavais aer purifie
Tous aultres vens mecles ¹⁴⁾ arriere
Quar deulx nos vient limpydimie

1) Ayez

2) menez joie. On dit familièrement chez nous mener la St-Martin, c'est-à-dire fêter la St-Martin, époque de réjouissances populaires.

3) du latin ira, colère

4) ainsi pourrez

5) qui règne dans le haut

6) pour : ni avec

7) boucher (XIIIe siècle)

8) toile

9) grandement

10) de fêr

11) soleil

12) au

13) frappe

14) mettez

*Vostre maison vueilles tenir
Munde ¹⁾ de tout vostre pouvoir
Quar cest ce qui fait maintenir
Lomme et longe vie avoir
Et si ²⁾ vous devez pourveoir
Que derbes freches sans ordure
Et de fleurs et daultre verdure
Soit bien vostre chanbre jonchie
Tant que le temps reste dure
Et que regne limpydimie*

*Encor vous vueille souvenir
Point ne soit mis en non chaloir ³⁾
Se grant chalour seult ⁴⁾ advenir
Et règne en vostre manoir
Arrouses fort matin et soir
Pour le maintenir en freidure
De bonne eaue ⁵⁾ freche necte et pure
Eaue rose point ny oublie
Ne vin aigre qui de nature
Sont contraires de limpydimie*

On remarquera ces préceptes relatifs à la propreté de l'habitation, à la recherche de l'insolation, au danger du brouillard et de la société. Ces médecins du moyen-âge n'avaient à leur disposition ni antiseptiques chimiques, ni appareils de désinfection ; mais ils avaient déjà l'instinct de l'importance de la propreté minutieuse, qui est devenue notre asepsie moderne. Ils ne connaissaient pas les microbes (qui nous seront révélés cinq siècles plus tard), mais il semble qu'ils les pressentaient.

*Se dou mangier on me demande
Vous devez vivre soubrement
Et au boire mectre...
Ne soyes ivres aucunement
Quar vivre ne pot longement
Ly homes ce vueil je tesmoingnier
Qui par trop boire et trop mangier
Vueult mener dissolue vie
Quil ne conveingne trebuchier
Et morir de limpydimie*

1) sans souillure (XIIe et XIIIe siècles)

2) ainsi, avec le sens le plus rapproché de l'étymologie sic : (Littré)

3) négligence

4) du latin solet, a coutume de

5) on remarquera l'e ajouté à notre mot : eau.

*Combien que pas n'est mespérance
En ce ne mon entendement
Que vous devyes faire abstinence
Ne vivre se petitement
Par quoy conveingne aucunement
Le corps grever et damagier
Mais debes plus souvent mangier
Et boire sans melencolie
Touteffois quen haures mestier ¹⁾
Quar cest contre limpydimie*

Voici maintenant des menus que je recommande à votre attention.

*Jeunes poucins au temps nouveaulx
Et gras chappons pareillement
Turtres ²⁾ pingions et tel oysiaux
Sont bons pour faire passement
Et grasses gellines ausement
Petis oysiaux bien nourrissans
Aloes ³⁾ perdris et faysans
Au jus doysille ⁴⁾ et au seltrie ⁵⁾
Sont viandes très bien plaisans
Pour temps que règne limpydimie*

*Cher ⁶⁾ de mouston est bons aigniaux
Et gras chevrists semblablement
Jeunes cunils ⁷⁾ et bien gras viaux
Poves mangier tout seurement
Plus souvent en rost quaultrement
Laquelle soit par aventure
Avec la saulce appartenant
De bonnes espices garnie
Sans poyvre qui engendrement
Pot donner à limpydimie*

*Souffrir soif est tres grant folie
Et porter pot au corps damage
Pour ce est bon que je vous die
Une fois boire sans oultrage
Poves ⁸⁾ de ce je vous suys plaige
Entre le disner et la nonne*

1) besoin

2) tourterelles

3) alouettes

4) préparé avec des abattis d'oiseaux, de volaille

5) céleri

6) chair

7) connil et connin pour lapin (XIIIe et XVe siècles). Cuni en patois fribourgeois, cunulus en latin. M. F. Fridelance, instituteur, un de nos érudits bruntrutains, me dit que le mot est en patois ajoulot tyeni, dont l'e s'élide souvent pour donner t'y'ni. Ce ty répond au C dur ou K.

8) pouvez

*Et sung ¹⁾ pou de pain en vous donne
De pomme, de poire ou de dragie
Au mangier je vous habandonne
Pour rebouter ²⁾ limpydimie*

*Se deaue boire aves envie
Si ³⁾ quon au matin vient en corage
De fontaine clere et jolie
Ou cler puy et net rivage
Qui haient par roche passage
Beuves ⁴⁾ mais de puy ou fontaine
Qui vient de bas je vous ordonne
Quelle soit par avant boullie
Ou dorge fin bien faicte
Pour boire au temps limpydimie*

Il est intéressant de noter cette recommandation relative aux qualités de l'eau de boisson et à son ébullition préventive.

L'auteur prescrit la saignée, la poudre de tormentille, l'aloès, le safran, un emplâtre à l'huile de camomille.

*Pour conclure a mentencion
Vous vueil faire derrirement
Aucune déclaracion
Pour porveoir diligemment
Au gens qui hont engendrement
De ceste pestilence dure
Aucune foyz cest fièvre pure
Moult terrible et très mal aisie
Qui le corps mest en aventure
De morir de limpydimie*

*Mais plus souvent vient la postume ⁵⁾
Garnie de fièvre et rancure ⁶⁾
Laquelle donne grant amertume
Et engendre brief pourriture
Et moult souvent telle blessure
Derrier les oreilles sapplique
Lors de la veine céphalique
Soit saignée telle partie
Afin que ne soit frénétique ⁷⁾
Cil ⁸⁾ qui atel impydimie*

1) si un peu

2) repousser

3) ainsi

4) buvez

5) suppuration

6) se rapproche ici moins de rancœur que de rancidité.

7) atteint d'une lésion cérébrale, congestion, méningite, etc.

8) pronom démonstratif, masculin de celle, encore en usage au commencement du XVII^e siècle et dont La Bruyère a dit : Cil a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue française ; il est douloureux pour les poètes qu'il ait vieilli. (Litttré)

*Et des illec je vous ordonne
Pour guérir plus seurement
Vous mectre au mains d'une personne
Qui hait aucun entendement
De corriger qui tellement
Vous gouverne par sa science
Que mis soyes à délivrance
De mal et de melencolie
Moyen mesure et astinace
Et malgré toute impydimie*

*Gens qui hauront entendement
Ne se devront point courroucier
Si je fais fin legièrement
Quar cest par doubte¹⁾ dennuyer
Pour ce il devra sans dangier
Ung chascun avoir souffisance
De dens montpellier en provance
Fut list présent La clergie
Par moy Jehan Jaume²⁾ en audience
Ce traictie de Limpydimie*

On entendait au moyen-âge par «clergie» le privilège dont jouissaient les clercs d'être jugés par les tribunaux d'église. Ce mot désignait aussi un privilège qui sauvait du dernier supplice certains criminels, s'ils pouvaient lire quelque vieux texte. Enfin il s'applique aux clercs, aux personnes cultivées, instruites et c'est évidemment le sens qu'il convient de lui donner ici. Nous lisons donc ainsi les derniers vers de cette strophe : Moi, Jehan Jaume, ayant été reçu en audience par le collège des maîtres de l'Université de Montpellier, j'ai lu en leur présence ce traictie de limpydimie.

Ces extraits suffiront à donner une idée de l'œuvre. Nous connaissons maintenant le nom de l'auteur et comme il a lu ses 900 et quelques vers en séance solennelle de l'Université de Montpellier, nous inclinons à penser qu'il fut un des maîtres de cette école fameuse. Chacun sait qu'au moyen-âge Montpellier était avec Paris le grand centre intellectuel, et, pour la médecine, elle rivalisait avec Bologne et Padoue en Italie.

Il nous resterait à discuter la question de la nature de l'épidémie. Question intéressante, à coup sûr, mais difficile parce que les renseignements précis font défaut et que les descriptions du médecin-poète restent dans le vague. La fièvre est un symptôme commun à une foule d'états morbides. Les suppurations s'observent également dans bien des cas disparates. Le danger de la fré-

1) crainte

2) D'après une note qu'on trouvera à la fin de cette étude, le nom de l'auteur a subi dans le présent manuscrit une légère altération.

quentionation des malades est propre à toutes les maladies infectieuses. Bref, rien ne permet d'étiqueter sûrement ce mal, et l'on en est réduit aux suppositions. J'inclinerais à admettre qu'il s'agit de la grippe pour les raisons suivantes.

Un mot m'a particulièrement frappé à la quatorzième strophe : c'est le mot « influence ». Cette expression, que l'on retrouve çà et là dans les vieilles chroniques, désigne ordinairement la grippe ; et, chose curieuse, elle a passé dans toutes les langues, puisque dans tous les pays civilisés, sauf en France, la grippe s'appelle l'« influenza ». Ensuite, les abcès localisés à la région de l'oreille ne sont pas rares dans certaines épidémies de grippe (1889).

On pourrait évidemment songer à la peste qui forme avec la variole, la lèpre, la suette, le groupe sinistre des grands fléaux de ces époques lointaines. Mais certains signes caractéristiques de la peste ne sont pas signalés expressément. Et l'on n'a pas l'impression que le nombre des décès ait dû être très élevé. Or, la mortalité est une des caractéristiques de la peste. Il y eut des épidémies où la mortalité fut effroyable, notamment au XIV^e siècle, puisque l'Europe perdit alors le quart de sa population, soit vingt-cinq millions d'habitants.

Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'une description classique et il y a lieu de formuler son diagnostic rétrospectif avec certaines réserves. Plusieurs auteurs ont d'ailleurs fait observer qu'au moyen-âge on a décrit sous le nom de peste des maladies bien différentes, et cette remarque a été faite même par des historiens étrangers à la médecine, entre autres par Quiquerez, notre historien jurassien.

Je ne veux pas prolonger outre mesure une discussion qui n'intéresse guère que les médecins, et j'arrive à la fin du poème sur « limpydimie ».

On se souvient du début : il est évidemment d'un croyant. Arrivé au terme de son exposé, l'auteur élève de nouveau ses pensées vers le ciel, et voici ses quatre derniers vers :

*Or prions Dieu par sa puissance
qu'il nous doint à tous bonne vie
Grâce bonté et sapience
Et nous gart de limpydimie*

C'est sur ce vœu, auquel je m'associe de tout cœur, que je termine ma communication.

Note complémentaire

Deux jours après la séance de l'Emulation, je recevais de mon excellent confrère, M. le Dr Ganguillet, attaché à l'Office sanitaire fédéral, à Berne, une lettre contenant des renseignements précieux sur l'origine de cet ouvrage ainsi que sur son auteur. Ces renseignements étaient empruntés à des documents publiés

par MM. Klebs et Droz, (Paris, 1925) et il en résulte que l'ouvrage en question a été imprimé à Lyon vers 1476. Il avait été composé en 1357 par Jean Jasme, appelé aussi Johannes Jacobi, chancelier de l'Université de Montpellier, mort en 1384. C'était un personnage important, médecin du pape Urbain V, alors à Avignon. Jouissant de la faveur du roi, de la noblesse, du monde savant, Jean Jasme écrivit plusieurs traités qui eurent beaucoup de vogue. Et c'était bien la peste qu'il avait en vue. Je me rallie donc à l'opinion générale, tout en maintenant les réserves ci-dessus.

Je me propose d'ailleurs de faire paraître une édition complète de ce manuscrit, qui diffère sur bien des points du texte publié par MM. Klebs et Droz.

E. C.

